



## L'Histoire se dit dans l'implicite

### Entretien avec Krisztina Tóth

PROPOS RECUEILLIS PAR GABRIELLE NAPOLI

**Krisztina Tóth, née en 1967 à Budapest, a publié plusieurs recueils de poèmes. Vient de paraître, traduite du hongrois par Guillaume Métayer, sa première œuvre en prose : Code-barres (Gallimard) coll. « Du monde entier », 208 p., 18,50 €).**

**G**abrielle Napoli : *Vous êtes une poète célèbre en Hongrie, votre œuvre a été couronnée des prix les plus prestigieux, vos recueils se vendent aux alentours de dix mille exemplaires, ce qui pour nous, en France, est absolument incroyable. Vous avez commencé à publier de la poésie alors que vous aviez à peine vingt ans, au moment de la chute du régime communiste. Est-ce par la poésie que vous êtes entrée en écriture ?*

**Krisztina Tóth :** Dix mille exemplaires, mais avec des rééditions, et sur une quinzaine d'années... J'écris depuis l'âge de onze ans, et j'ai commencé en effet par la poésie, sur un cahier d'écolier. Cette écriture est née d'un choc, d'une rencontre, qui a eu lieu à la radio, alors que j'étais enfant, une rencontre littéralement musicale. On lisait des poèmes de János Arany et j'ai été éblouie, mon cœur battait la chamade, j'ai aussitôt voulu apprendre par cœur ses textes, je ne quittais plus ses recueils, que je me récitais, et j'essayais d'imiter ses poèmes. J'ai ensuite découvert Attila József qui a été une autre très grande rencontre, et avec qui j'ai entretenu aussi cette relation d'admiration et d'imitation alors que j'étais encore enfant.

**G. N. :** *Une rencontre avec de grandes voix de la poésie hongroise donc, mais aussi, très tôt, un goût pour le travail de la matière que l'on peut sans doute mettre en relation avec le travail poétique ?*

**K. T. :** J'ai grandi dans une famille d'artisans, ma mère était orfèvre, mon grand-père peintre et

graphiste. Je passais beaucoup de temps, enfant, dans l'atelier de ma mère et j'étais fascinée par le travail de l'or. Plus tard, j'ai entrepris, assez naturellement, des études d'orfèvrerie, mais cela ne m'intéressait pas. J'ai ensuite appris la sculpture, à l'école. Le contact avec les différentes matières, le bois, l'argile, le plâtre, m'a beaucoup marquée. Par la suite, j'ai travaillé le verre. À cause d'un accident durant mon adolescence, j'avais très peur de ce matériau, et la conception de vitraux a été pour moi une manière d'exorciser cette peur et de prolonger le travail de l'écriture. C'était en effet un vrai miracle poétique que de travailler avec une matière dangereuse, translucide et rigide. Et le travail manuel, sa solitude, me permettait de réfléchir, ma pratique poétique s'est enrichie de ce travail d'artisan.

**G. N. :** *Votre premier « roman » (cette désignation correspond au choix de l'éditeur français, Jean Marnet, alors que le livre ne comporte pas d'indication de genre en hongrois), Vonalkód, titre traduit par Code-barres en français, a paru en Hongrie en 2006. Comment êtes-vous passée de la poésie à la prose ?*

**K. T. :** Mes poèmes avaient déjà une trame narrative, il s'agissait pour moi de raconter des histoires en recourant aux images. En 2004, j'ai senti que si je voulais écrire sans nostalgie, c'était le moment. J'ai pensé qu'après trente-cinq ans il serait trop tard pour éviter la nostalgie. La nostalgie est dangereuse, elle change la couleur des choses. J'ai



© Laszlo Emmert

KRISZTINA TOTH

entrepris l'écriture de quinze récits, qui peuvent se lire de manière indépendante ou constituer un seul et même récit, dans lequel les voix et les époques s'entrelacent, et où le lecteur pourra reconstruire, s'il le souhaite, une histoire. Ce principe de l'œuvre ouverte est pour moi très important, grâce à une structure à la fois ferme et subtile. Je voulais donner une image de la Hongrie des années 1970 aux années 1990.

**G. N. :** *Un livre qui fonctionne comme un « code-barres » ?*

**K. T. :** Oui, tout à fait. Il y avait, durant mon enfance, une vraie fascination pour les codes-barres, qui se trouvaient uniquement sur les objets venant de l'Ouest, avec lequel les rapports étaient assez ambivalents. Un jour, on m'a expliqué que grâce à ces mystérieux signes on pouvait tout savoir de l'objet. C'était pour moi très mystérieux.

**G. N. :** *Un de vos personnages dit : « Bizarrement, cela me fit penser au chiffre tatoué sur le poignet des esclaves à partir duquel on pouvait retrouver le nom, l'âge et le sexe des condamnés, sauf que le code-barres donnait des nouvelles de l'existence*

non pas d'un enfer connu par des chuchotements dans les familles, mais d'un paradis terrestre également évoqué en chuchotant. »

*K. T.* : D'une certaine façon, *Code-barres* est une manière de tout savoir sur la Hongrie de cette période.

*G. N.* : *Il y a aussi une volonté, dans votre livre, d'établir des lignes, de respecter des silences, cette alternance de blancs et de noirs du code-barres que l'on peut retrouver dans l'écriture, par votre travail sur l'ellipse par exemple, ou le retour de certaines formules, de certaines voix, comme dans une partition*

*K. T.* : Je suis quelqu'un de très visuel, et l'écriture, poésie ou prose, fonctionne pour moi comme la photographie. J'écris des petites scènes pour suggérer l'histoire qu'elle cache, je ne donne qu'un détail, un moment, et c'est le choix de ce moment – le cadrage en photographie – qui permet de suggérer au mieux la profondeur de ce qui est en train de se dérouler. Il faut pouvoir choisir le bon moment et être attentive en permanence car on ne sait jamais ce qu'on va trouver, surprendre : une conversation, une attitude, une simple phrase. Tout est dans les détails ; ces petits moments invisibles dont les personnages peuvent réaliser l'importance seulement a posteriori, et qui peuvent infléchir, ou pas, le cours d'une vie.

*G. N.* : *Le travail sur le temps est frappant. L'histoire de la Hongrie ne se lit pas dans Code-barres, elle se devine par petites touches. Dans « La clôture », des hommes ont tenté de passer la*

*frontière, en 1956, mais c'est avant tout un chien qui s'est coincé dans une chatière. Au début d'« Il était une sorcière », un poupon en plastique brûle dans un poêle, une nuit est évoquée, une « course cahin-caha dans les champs de maïs sous la brume, cette nuit d'octobre », autant d'éléments qui peuvent évoquer des événements historiques pour le lecteur, puis on revient à l'intime d'une passion amoureuse absolument déchirante. Il me semble qu'il y a un jeu avec le lecteur qui le fait naviguer entre différentes interprétations. Est-ce que cela correspond à un refus d'entretenir, dans votre écriture, un rapport trop explicite au temps historique ?*

*K. T.* : Complètement. Je préfère montrer la vie privée des gens, et l'Histoire apparaît en transparence, comme derrière un vitrail. Le corps est aussi, à la manière de l'argile que j'aimais travailler, le meilleur endroit pour rendre visibles les traces du temps.

*G. N.* : *La mort de János Kádár, c'est une odeur de crème solaire passée sur une épaule, dans une chaleur suffocante, et la nouvelle à la radio, comme quelques années plus tard, le pont de Mostar qui brûle sur un écran télévisé, derrière le visage d'un garçon aimé. Le travail sur l'ellipse, le goût pour la concision vous distinguent très fortement d'autres grands écrivains hongrois, je pense à Péter Nádas ou à László Krasznahorkai, dont la prose fleuve emporte tout sur son passage.*

*K. T.* : Je viens de la poésie. Je suis à la recherche de la densité maximale, je veux montrer dans un espace réduit le plus de choses possible. Je

travaille par réduction, c'est-à-dire que j'écris d'abord beaucoup, puis j'enlève, j'enlève, jusqu'à ce que chaque mot trouve sa place. Le soir, j'ai l'impression d'avoir bien travaillé lorsque j'ai pu effacer beaucoup de caractères, lorsque j'ai pu supprimer tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. Mon travail de traductrice m'a aussi influencée, et j'ai été très impressionnée par la poésie d'Yves Bonnefoy. Le fait d'ailleurs d'être traduite par un poète, Guillaume Métayer, était très important pour moi. Je savais que je pouvais lui faire confiance, pour son excellente connaissance du hongrois et du contexte, mais aussi pour sa sensibilité poétique.

G. N. : *On peut lire dans « La clôture » : « les histoires n'ont jamais de fin [...] elles ne font que s'interrompre, se faire toutes petites, comme les maladies qui incubent, pour ensuite attaquer soudain et se mettre à décliner, proliférer, lancer ailleurs, autre part [...] à travers les générations ». Dans un de vos poèmes, vous évoquez une « angoisse ancestrale », vous écrivez : « Je parle sans accent la langue de la peur ».*

K. T. : La culpabilité est très résistante, il faut plusieurs générations pour s'en débarrasser, il y a des automatismes qui ne disparaissent pas. Aujourd'hui encore, je suis toujours très angoissée lorsque je passe une frontière par exemple. Lorsque je vivais à Paris, avec une des premières bourses accordées aux étudiants d'Europe centrale, en 1990, une femme qui travaillait au restaurant universitaire m'avait accordé son amitié, sans que l'on se connaisse. J'ai compris qu'elle était polonaise et qu'elle avait reconnu en moi l'Europe centrale, la Hongroise. J'ai eu honte et j'ai refusé la solidarité qu'elle me témoignait, dans l'arrogance de la jeunesse sans doute. Aujourd'hui, je pense qu'à part nos métiers respectifs nous avons énormément de choses en commun et qu'elle serait peut-être la mieux à même de comprendre ce dont je parle dans mes textes. Comme vous le disiez tout à l'heure, l'Histoire se dit dans l'implicite. Je veux parler, dans mes textes, de la peur qui se transmet de génération en génération, des formes cachées de l'agression. Il est aussi important pour moi de représenter des personnages qui vivent dans des conditions difficiles, sous le régime communiste, car c'est quelque chose qui me hante. Je ne me sens pas observatrice, j'écris de l'intérieur, c'est très important pour moi.

G. N. : *L'humour est présent, bien souvent, mais c'est d'un humour noir qu'il s'agit, parfois glaçant. Il peut être lié aux animaux - la chèvre Mici qui se suicide, ou le chien coincé dans une chatière au sujet duquel un voisin dit : « l'emmerde pas, coupe-le en deux », ou à des personnages décalés, le cul-de-jatte qui lit Playboy dans une poubelle. Mais dans Code-barres on ne rit jamais aux dépens des personnages. C'est toujours le grotesque de la situation qui crée ce comique particulier.*

K. T. : À chaque fois que j'ai fait une lecture à Prague, j'ai ressenti que j'étais dans la ville de Kafka, les Tchèques sont très sensibles à l'humour que vous évoquez. Un écrivain français dont l'humour m'a marquée, c'est Jean Echenoz. Je parlais tout à l'heure du fait d'écrire de l'intérieur. C'est justement la superposition d'un point de vue intérieur et d'un point de vue extérieur qui me permet ce travail avec l'ironie. ☘

## Poème inédit

Hogy vagytok?

Ahogy a családban a hetedik,  
gyanútlan nemzedék világra hozza  
az oroszlánarcú, foltos csecsemőt,  
ahogy a frissen festett házfalon  
mégiscsak átüt az obszcén graffiti,  
ahogy háztűznéző alatt előjön  
a kisházból a húgy- és szarszagú,  
félbolond nagymama, és a levesbe nyúl,  
ahogy a fásult majomarcból kinéz  
az idegen testbe élethosszig bezárt  
makacs, legyőzhetetlen értelem  
úgy villan cinkosan rád egy-egy pillanatra  
barátaid arcából a halál.

Hogyha ilyenkor visszanezel,  
második pillantásra senki sincs ott.  
Valaki visszaküldte a nagymamát,  
a házat újrafestik, az újszülöttet  
elszállítják és nem beszélnek róla többet,  
a majom vakarózdik, duzzadt seggét mutatja.  
Hogy vagytok? - kérdezed, miközben  
morajlik valami a kanyarodó buszok,  
a zúgó vezetékek, a föld alatt futó  
metró hangján.

Es egyre hangosabban  
mondogatjátok: össze kéne már jönni egyszer,  
aztán a túlkiabált zajban egyikőtök  
előbb-utóbb az órájára néz.

Krisztina Tóth

Comment allez-vous ?

Comme dans la famille la septième  
génération indubitable met au monde  
le rejeton à taches et visage de lion,  
comme sur le mur de la maison fraîchement  
repeinte  
finit par ressortir le tag obscène,  
comme pour la première visite aux beaux-  
parents, s'échappe  
de sa maisonnette, dans une odeur de pisse et de  
merde,  
la mamie un peu gaga, et plonge la main dans la  
soupe,  
comme, à travers le visage apathique du singe,  
apparaît,  
enfermée à perpétuité dans le corps étranger,  
la raison têtue, indomptable,  
ainsi t'éclaire, complice, quelques instants,  
sur le visage de tes amis, la mort.

Et quand tu jettes un coup d'œil à nouveau,  
au deuxième regard il n'y a plus personne.  
Quelqu'un a renvoyé la grand-mère,  
on repeint la maison, on éloigne le  
nouveau-né et puis on n'en parle plus,  
le singe se gratte, exhibe son cul enflé.  
Comment allez-vous ? - demandes-tu, tandis que  
quelque chose murmure dans la voix  
des bus qui tournent, des câbles qui grondent,  
du métro qui court, souterrain.  
Et toujours plus fort  
vous répétez : il faut qu'on se voie,  
puis, le vacarme couvert, l'un de vous deux  
tôt ou tard regarde sa montre.

Traduction du hongrois par Guillaume Métayer